

Marthe Peyroux

Marguerite Yourcenar et la Pologne

Avant d'entrer dans le vif de mon sujet, à savoir Marguerite Yourcenar et la Pologne, je rappellerai quelques détails biographiques concernant la romancière.

Marguerite Yourcenar est née à Bruxelles le 8 juin 1903, d'un père français et d'une mère belge. Elle est décédée le 17 décembre 1987 aux États-Unis.

Sa vie se partage en deux périodes à peu près égales : de 1903 à 1939, l'Europe fut sa patrie, avec deux pays de prédilection, la France et la Grèce qu'elle considérait comme une seconde patrie. De 1939 à sa mort, elle vécut aux États-Unis, d'abord quelque temps à New York, puis à Northeast Harbor, petit port de l'île des Monts-Déserts dans l'État du Maine, à l'extrême nord-est des États-Unis. Elle habitait une jolie maison en bois, toute blanche, Petite Plaisance.

La mère de Marguerite est morte à la naissance de son enfant. Son père, Michel de Crayencour¹, s'est occupé de sa fille avec une grande attention. Marguerite qui se disait « un peu précoce » (appréciez la litote) avait une intelligence et une mémoire des plus robustes ce qui facilita la tâche du maître.

Il importe de savoir que ce père attentionné, riche et oisif, n'a jamais exercé aucune profession. Il a vécu allègrement de son héritage, dilapidé en totalité à la fin de sa vie. Mais, s'il ne légua pas un sou vaillant à sa fille, il lui a, en revanche, communiqué sa passion des voyages, son goût de l'errance, du dépaysement, une curiosité pour d'autres cieux, d'autres usages, d'autres langues. Marguerite Yourcenar fait d'ailleurs dire à Zénon, protagoniste du roman,

¹ On remarquera que «Yourcenar» est l'anagramme presque parfaite de Crayencour ; il y manque un « c ».

L'Œuvre au Noir : « Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir fait le tour de sa prison ? ». Michel de Crayencour se sentait *en prison* dans la maison familiale à Lille ; il plagiait le jeune Hamlet pour qui le Danemark était « une prison » ; à quoi lui répondit avec pertinence un seigneur de la cour : « Alors le monde en est une ».

La romancière, première femme élue à l'Académie française, connue essentiellement pour ses deux grands romans : *Mémoires d'Hadrien* et *L'Œuvre au Noir* a tenté de faire le tour de sa prison autant que ses forces le lui ont permis.

Présentement limitons-nous à suivre ses pas à travers le pays qui m'accueille en cet Institut, la Pologne.

Ma causerie comptera deux étapes :

1. La Pologne dans la vie de Marguerite Yourcenar.
2. Quelques allusions à la Pologne dans son œuvre.

La Pologne dans la vie de la romancière.

Au cours de la première partie de sa vie (1903-1939), Marguerite Yourcenar voyagea avec son père puis, celui-ci disparu en 1929, avec des amis, voire seule, exclusivement en Europe, surtout dans l'Europe du Sud, la Grèce et l'Italie, quelque peu en Allemagne et en Autriche mais pas au-delà, ce que son père avait fait avec sa première épouse ; il s'était rendu en Ukraine sur l'invitation d'une connaissance et, nous dira sa fille : « Tous trois, Michel, sa première épouse et la sœur de celle-ci, roulent interminablement le long d'une voie ferrée d'une Allemagne pluvieuse et d'une Pologne déjà glacée ». Nous sommes en 1898.

C'est donc dans la deuxième moitié de sa vie (1939-1987) et devenue Américaine que Marguerite Yourcenar entreprit des voyages lointains. Jamais seule. Elle vivait à Petite Plaisance avec une Américaine rencontrée à Paris en 1937. Universitaire de son âge, parfaitement bilingue, Grace Frick, était aussi une passionnée de voyages. Les deux femmes choisissaient la mauvaise saison pour quitter leur foyer, les

hivers sont rudes dans l'État du Maine, « il neige sur la neige », disait Marguerite. Et c'est au cours de la décennie 1960-1970 que les deux amies visitèrent la plupart des pays européens.

Au printemps 1964, Marguerite Yourcenar se sentait fatiguée par son travail. Elle venait de terminer le chapitre du roman *L'Œuvre au Noir*, intitulé « Les derniers voyages de Zénon » ; puis elle avait amorcé le chapitre suivant sans trop prévoir comment son personnage reviendrait à Bruges, sa ville natale, pour s'y faire oublier. En guise de médication, elle propose à sa compagne, un voyage en Pologne, avec un retour par la Tchécoslovaquie, l'Autriche et l'Italie. Pourquoi ce choix de la Pologne ? Pour parfaire sa propre connaissance des lieux où Zénon aurait pu séjourner ? Une autre motivation les stimulait : donner une tournée de conférences. Ce voyage a duré deux mois, du 13 avril au 19 juin 1964. Les deux amies ont choisi d'arriver en Pologne au terme d'un long parcours en bateau depuis les États-Unis, avec une escale à Copenhague, le 13 avril. Le lendemain, 14 avril, elles prennent pied en terre polonaise à Gdynia, port situé à quelques kilomètres au nord de Gdańsk, la perle de la Baltique, où le grand bâtiment flottant, *Le Báthory*¹, lâche tous ses passagers. Et le soir même, à Gdańsk, elles se rendent à l'opéra pour assister à une représentation de *Konrad von Wallenrod* dont le livret est de Władysław Żeleński.

La visite exclusive de la Pologne, du Nord au Sud, a duré près de trois semaines du 14 avril au 5 mai. Les renseignements que l'on possède sur cette visite sont dispersés et très incomplets. Le 15 avril, avec un chauffeur polonais, elles visitent Gdańsk, longent l'enceinte de la ville et s'attardent devant des églises des XIV^e et XV^e siècles qui leur inspirent une vive admiration. Ce chauffeur les conduit jusqu'à la péninsule de Hel, au nord de la ville. Marguerite Yourcenar admire les dunes qui bordent la Baltique, comme en Lituanie, la mer, ses vagues innombrables et la féerie des oiseaux. La romancière habitait au bord de l'océan Atlantique et appréciait la proximité de l'immense et de l'illimité.

¹ Le *Báthory*, du nom historique d'une famille hongroise dont un des membres Étienne I^{er} devint roi de Pologne. Il fut célèbre pour avoir tenu tête à Ivan le Terrible.

Le 19 avril, elles passent la journée à Malbork, ville située sur un bras de la Vistule. Elles font le tour de l'enceinte de la forteresse des Chevaliers de l'ordre Teutonique, la plus grande forteresse gothique d'Europe puis elles la visitent, mais ne mentionnent par écrit aucun jugement sur leur séjour en cette ville. Toutes deux s'attardèrent quelques instants dans les cimetières anglais et russe où sont inhumés des soldats de la dernière Grande Guerre. Marguerite Yourcenar vouait un vif intérêt à l'histoire. Elle se considérait comme une romancière-historienne. Elle était toujours en quête de renseignements sur les vestiges du passé ancien ou récent.

Le soir même, elles prennent le train pour Varsovie où elles séjournent du 20 au 23 avril soit quatre jours. En premier lieu, elles se rendent à la maison-musée de Chopin. Là non plus aucun commentaire écrit ne rend compte de leur impression. Elles parcourent les quartiers de la vieille ville, Stare Miasto, et se recueillent dans la cathédrale gothique Saint-Jean, bâtie à la charnière des XIII^e et XIV^e siècles. En face de ce qui fut l'ancien ghetto juif, elles s'inclinent devant le Monument de la Révolte Juive. Pendant ces quelques jours, Marguerite Yourcenar prononce deux conférences.

Le voyage se poursuit en direction de Łódź, ville dédiée au travail du textile tant artisanal qu'industriel. Les deux promeneuses consacrent quelques heures au musée d'art et d'archéologie et prennent un peu de repos dans le grand jardin botanique. Elles se rendent ensuite dans la région Białowieża, au sud de Białystok. Cette région est un vaste parc naturel qui s'étend jusqu'à la frontière soviétique. Dans ce paysage forestier, vivent en liberté totale des chevaux tarpans, c'est-à-dire des chevaux des steppes de l'Ukraine et de l'Asie occidentale ; probablement furent-ils domestiqués puis rendus à l'état sauvage. Ils ont pour compagnons des bisons et des loups. Ce fait confirme le goût de Marguerite Yourcenar pour la faune et la nature dans son ensemble, surtout celle que les hommes n'ont pas assujettie à leurs besoins. Vivant dans une région riche en forêts, la romancière veillait à ce que l'homme n'y porte aucune atteinte irréfléchie. Elle appelait les arbres des « divinités sylvestres ».

Le 29 avril, elles sont à Cracovie. Leur emploi du temps est chargé. Dans cette ville, elles admirent le célèbre retable de l'église Sainte Marie, retable réalisé en 1477 en l'honneur de la Vierge, chef-d'œuvre du gothique tardif, en bois de tilleul peint. Les longues robes dorées des personnages se détachent en relief sur un fond bleu vif. Chacun des tableaux qui composent ce retable représente un épisode heureux ou malheureux dans la vie du Christ et de Marie. Poursuivant leur visite les deux touristes se sont rendues sur la colline du château royal du Wawel et de la cathédrale que le château semble protéger, et d'où l'on domine une courbe ample et rapide de la Vistule. Le château est un bel exemple de la Renaissance italienne. À Cracovie toujours, elles flânent sur la place du marché, l'une des plus grandes places médiévales d'Europe, deux cents mètres de côté, bordées de maisons aux jolies façades dont certaines datent du XIV^e et du XV^e siècle. Comme la majorité des touristes, elles ont flâné dans l'ancienne halle aux draps dont le rez-de-chaussée n'est qu'une suite d'étals proposant une multitude de bijoux estampillés « ambre de la baltique ». L'ambre qui n'est autre que de la résine fossilisée, est la pierre symbolique de la Pologne. Elles se sont rendues au musée Czartoryskich, le musée le plus réputé de la ville où elles ont admiré un très beau tableau peint par Rembrandt : *Paysage avec le bon Samaritain*, tableau que Marguerite Yourcenar commente en ces termes : « la sauvagerie de la mer démontée et des bois automnaux permettent à peine d'apercevoir, filant le long d'une plage dangereuse, le carrosse de l'homme riche qui ne s'est pas arrêté pour porter secours, et moins visible encore, insignifiant, perdu dans un coin d'ombre, le Bon Samaritain qui soigne le blessé ». La scène donne une leçon de morale, elle offre un exemple de charité discrète et désintéressée. Marguerite Yourcenar était appréciée pour sa grande bonté, la charité en découle, trésor du monde intérieur. Elles ont jeté un coup d'œil sur l'Université Jagellon, l'une des plus anciennes d'Europe. Cet établissement porte le nom d'un grand-duc de Lituanie et roi de Pologne qui vécut au XIV^e siècle.

Mais Marguerite Yourcenar et Grace Frick se sont aussi rendues à soixante-dix kilomètres à l'ouest de Cracovie dans l'immense camp de la mort d'Auschwitz ; il occupe 40 km². Pendant plusieurs heures après avoir franchi le portail à l'inscription bafouée, outragée « Le travail rend libre », c'est imprégnées d'une tristesse poignante, saisies

d'horreur à la pensée des tourments que des hommes ont pu infliger à d'autres hommes qu'elles ont parcouru ce lieu funèbre. Elles ont observé quelques minutes de silence dans la grande salle à demi obscure où des centaines de personnes dévêtues et pressées les unes contre les autres mettaient une vingtaine de minutes pour mourir asphyxiés par la projection d'un gaz mortel, le zyklon. Elles ont circulé dans les couloirs étroits séparant les cellules où croupissaient les condamnés. Elles ont jeté les yeux sur les crochets du *mur de la mort*, crochets exposés à la vue des victimes attendant leur pendaison... Un regard sur la grande vitrine où sont conservés des vêtements appartenant aux déportés dont des enfants conduits en troupes vers leurs fins dernières provoque rétrospectivement une intense émotion. Une petite robe rose à volants met un brin de lumière dans cet environnement macabre.

Le souvenir inoubliable et pathétique de cette visite tient tout entier dans une phrase admirable que j'emprunte à une lettre de la romancière, lettre datée de Cracovie, le 29 avril 1964. La voici :

« C'est ce soir, en revenant d'une visite au camp d'Auschwitz, où la chair et l'âme humaine ont passé par tant d'indescriptibles tourments, avant de se réduire en pure cendres... »

À son ami, Gabriel Marcel, dans une lettre de Vienne en date du 14 mai 1964, elle précisait :

« C'est hier seulement, au retour d'un séjour de près d'un mois en Pologne (...) dont je rapporte quelques grandes images, Cracovie, Malbork (l'ancien Marienburg) qui sont beaux de cette beauté de bastions avancés d'une civilisation, qui est toujours ce qui me touche le plus, l'immense forêt de Białowieża sur la frontière soviétique (mais si mal vue, aperçue seulement au cours d'une excursion payée littéralement à prix d'or aux bureaux du tourisme d'État, et enfin, et peut-être surtout le bouleversant Auschwitz (...))¹. Ce qui reste inoubliable ajoute-t-elle encore, ce sont « les grands attelages de chevaux

¹ Elle écrit par ailleurs à propos du *Warsaw Ghetto* : « Dans l'ensemble, ce qui ressort pour moi du moins, c'est l'horreur devant l'absurdité, et la brutalité de la destruction des juifs de Pologne, une pitié horrifiée pour les victimes qui périrent tandis que nous vivions, guère trop préoccupés d'eux ».

tirant la charrue, se dessinant sur le ciel, accompagnés du semeur (mais tout cela sera sans doute mécanisé dans dix ans), et la ferveur des foules agenouillées sur les dalles d'église – mais la jeunesse, me dit-on, devient indifférente à la foi religieuse comme à tout le reste ».

Quelques années plus tard, en 1973, Marguerite Yourcenar découvre dans la bibliothèque municipale de Bangor (État du Maine), une nouvelle biographie de Joseph Conrad, écrivain britannique d'origine polonaise (1857-1924). Elle feuillette cet ouvrage et dans des *Notes de lectures* en fait un compte-rendu élogieux, entre autres, pour les illustrations photographiques. Elle mentionne un détail inédit pour elle : « l'enfant de 11 ans marchant à la tête du long cortège funèbre de son père, héros de la résistance polonaise¹, de la Cathédrale Sainte-Marie, à Cracovie, à la porte Florian dans la même ville (cette promenade que j'ai faite si souvent moi-même durant mon séjour à Cracovie) ». Elle mentionne aussi « plusieurs portraits de C. avec sa famille et ses invités : terriblement seul ».

Les 3 et 4 mai, les deux touristes arrivent à Zakopane, station touristique réputée. Marguerite Yourcenar ne trouve cependant aucune beauté à cette ville, il est vrai station de sports d'hiver, donc sans intérêt pour l'une comme pour l'autre. En revanche, Marguerite Yourcenar plus encore que Grace Frick, a éprouvé un grand agrément à voyager à travers le parc national des Tatras dans la région la plus élevée des Carpates. Une promenade les a conduites à la limite de la neige. Le 5 mai, elles quittent la Pologne, passent sur l'autre versant de la montagne et entrent en Tchécoslovaquie.

Marguerite Yourcenar a publié en 1964, un récit intitulé *Traversée sur le Báthory*. Elle y mentionne un fait du passé qui la rapproche d'un Polonais célèbre, « le grand ethnologue » Malinowski. Elle vivait alors à New York. La scène se passe en juin 1940. La chute de Paris venait d'être annoncée. La romancière se souvient : « J'ai pleuré dans les bras de Malinowski. Je me trouvais chez lui ce jour-là, et c'est dans

¹ Allusion à la deuxième insurrection (1863-1864) polonaise provoquée par la décision du congrès de Vienne d'ériger Cracovie en République libre et de former un royaume de Pologne réuni à l'empire russe.

sa cuisine où les voix apocalyptiques de la radio accompagnaient notre déjeuner que j'entendis le récit de l'entrée des Allemands dans Paris. Bronisław pleurait ». Elle ajoute que « c'est sans doute ce jour-là que Malinowski lui raconta l'histoire du veilleur de Cracovie lançant son cri d'appel sous le couteau des Turcs qui l'égorgeaient et sauvant sa cité endormie »¹.

« La tradition, poursuit-elle, veut que cet appel de trompette ait été interrompu par la mort sur une note brisée, et c'est ainsi que je l'entendais chaque jour en mer sur le Báthory, lancé à midi par la radio polonaise. (...) Ce jour-là, dit-elle, c'est la voix de Malinowski qui se brisa en racontant cette histoire ». Elle termine son récit en rappelant que l'ethnologue est décédé en 1942, emporté en quelques heures par une crise d'angine de poitrine, elle conclut : « Les maux du monde et ceux de la Pologne depuis 1939 étaient assurément pour quelque chose dans cette crise-là ».

La Pologne est restée très présente dans la mémoire de la romancière. Elle lui est même apparue en rêve la nuit du 13 au 14 octobre 1973, soit neuf années plus tard.

Voici le récit de ce rêve :

« Je voyage agréablement en chemin de fer, dans une sorte de wagon-pullman, avec quelques inconnus et une vieille dame très courtoise qui me sert de guide. Nous traversons les forêts de Pologne, et je me dis qu'il est temps de me mettre à la vitre et de ne rien manquer du paysage. Merveilleuses profondeurs vertes. Au bout d'un certain temps, notre train s'engage sur une levée qui suit le cours d'un grand fleuve, ou plutôt coupe en deux celui-ci [...]. Les berges ombragées d'arbres sont peuplées de grands bœufs blancs qui se baignent dans l'eau ou, tranquilles, y somnolent. Peu à peu, des allées forestières qui de toutes parts mènent au fleuve débouchent des hordes de beaux

¹ Cette version des faits est sans doute inexacte ; plus sûrement, le guetteur de l'église Sainte Marie serait tombé la gorge transpercée par la flèche d'un envahisseur Tatar (Mongol) alors qu'il venait d'entamer le *hejnal*, une mélodie angoissée. Cette scène devenue légendaire aurait eu lieu au XII^e siècle. Depuis, en hommage à cette sentinelle, le trompettiste marque toujours une pause après les premières notes du chant. De nos jours le *hejnal* souhaite la bienvenue aux visiteurs.

chevaux blancs ou gris pâle qui eux aussi viennent s'ébattre dans l'eau. Sentiment admirable de l'abondance et de la force du monde. Puis le décor change : je suis dans une voiture avec mon guide dans une ville inconnue, sans doute elle aussi polonaise, d'aspect très septentrional, fastueuse et sévère à la fois avec ses grandes maisons de bois à pignons et ses portails de pierre sculptée. Je mets pied à terre devant une sorte d'hôtel-de-ville pour acheter quelques bibelots anciens qu'on offre sur une charrette à bras. Celui que je choisis est un délicat flacon de verre où j'entends mettre de l'essence de menthe qui me sert à m'enduire les jointures des doigts quelque peu déformées par le rhumatisme. Ce très beau rêve finit sur une note comique : on annonce l'arrivée de Mme P., bonne personne agitée et péremptoire que j'évite d'ordinaire le plus possible. Il est temps de remonter en voiture ».

Elle ne retourna pas en Pologne, d'autant qu'à partir des années soixante-dix, après le succès de son deuxième grand livre, *L'Œuvre au Noir*, et avec son amie Grace Frick, elle entreprendra des voyages de plus en plus lointains et d'une durée de plus en plus longue, en Afrique, au Japon, en Inde... Après la mort de Grace, en 1979, Marguerite Yourcenar projetait avec une autre accompagnatrice un voyage au Népal, dont à Katmandou. Mais le 8 décembre 1987, elle est victime d'une hémorragie cérébrale, prélude au grand voyage.

Quelques allusions à la Pologne dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar

Les allusions à la Pologne, si éparses soient-elles, ne manquent pas dans les romans ou dans la correspondance de l'Académicienne. Elles se limitent souvent à quelques mots. J'ai choisi des allusions empruntées à deux romans.

Le premier est, *L'Œuvre au Noir*, que j'ai déjà cité ; roman paru en 1968 et qui connut, autant de succès que *Mémoires d'Hadrien*. Le protagoniste, Zénon a, comme sa biographe, le goût des voyages et pendant de longues années, il s'est déplacé à travers l'Europe. Il le fit avec prudence car, dans son pays natal, la Belgique, il était accusé d'hérésie (nous sommes au XVI^e siècle, le siècle des guerres de

Religion). Il redoutait une condamnation à mort. Voici un aperçu de ses déplacements. Parti de Bruges, il traversa la France du nord au sud, l'Italie, la Hongrie, on l'a vu à Bude, à Bâle, à Innsbruck, à Würzburg, en Thuringe et je cite « il poussa ensuite jusqu'en Pologne où il s'engagea en qualité de chirurgien dans les armées du roi Sigismond II, le roi très catholique, lequel se préparait avec l'aide des Suédois à chasser les moscovites de Courlande en Lettonie ». Il y resta deux ans, mais son tempérament toujours curieux de climats, de lieux nouveaux l'a décidé à partir pour la Suède. Il parcourt la Laponie, revient à Stockholm, enfin rentre en Belgique où ce qu'il redoutait arriva ; il est condamné au bûcher. Mais il se suicide dans sa cellule pour éviter qu'on ne le voie gigoter dans les flammes.

Dans *L'Œuvre au Noir*, trois autres allusions concernent le séjour de Zénon en Pologne. Racontant ses voyages et parlant de lui-même, il dit : « cette messe du dimanche, à laquelle il ne manquait jamais d'assister, et dont il avait entendu l'Introït dans une église de Cracovie, cinq hivers plus tôt ». La Pologne revient aussi à son esprit lorsqu'il évoque son aide, Aleï, mort de la peste noire. « Le visage d'Aleï ne réapparaissait pas plus souvent (dans la mémoire de Zénon) que celui des soldats gelant sur les routes de Pologne, et que, manque de temps et de moyens, il n'avait pu essayer de sauver ». Voici une bonne nouvelle inattendue. À l'hospice de Bruges où il finit ses jours, il soigne les malades et les nécessiteux. Il constate qu'avec les approches de l'âge, il souffre moins du froid. Mieux encore : « un rhumatisme acquis en Pologne ne le tourmentait plus ».

Le deuxième roman intéressant notre sujet, *Le coup de Grâce*, se situe en Courlande durant les guerres menées par les Baltes contre l'envahisseur soviétique en 1918-1919. Les personnages sont Éric, soldat mercenaire, son ami balte, Conrad, et la sœur de ce dernier, Sophie. Longtemps après les faits, Éric raconte certains épisodes des batailles ou plutôt des escarmouches menées contre l'ennemi russe. On apprend, par exemple, que les derniers temps de son séjour en Courlande « Presque toutes les troupes ennemies établies dans ces paysages marécageux avaient été rappelées à l'ouest pour faire face à l'offensive polonaise », « Que les restes d'un régiment bolchevique durement éprouvé sur le front de

Pologne se trouvaient cantonnés dans les ateliers d'une filature établie à Kovo ». Éric et les soldats baltes vivent quelques jours des réserves laissées par leurs ennemis ce qui leur a permis de tenir jusqu'à l'arrivée de la division polonaise salvatrice.

Mais surtout, et j'en viens aux plus belles lignes consacrées à ces guerres. Conrad est blessé à mort. Éric se souvient :

« Quand je pense à ces derniers jours de la vie de mon ami, j'évoque automatiquement un tableau peu connu de Rembrandt que le hasard d'un matin d'ennui et de tempête de neige me fit découvrir quelques années plus tard à la Galerie Frick de New York, où il me fit l'effet d'un fantôme portant un numéro d'ordre et figurant au catalogue. Ce jeune homme dressé sur un cheval pâle, ce visage à la fois sensible et farouche, ce paysage de désolation où la bête alertée semble flairer le malheur et la Mort et la Folie infiniment plus présente que dans la vieille gravure allemande, car pour les sentir toutes proches on n'a même pas besoin de leur symbole ».

Ce tableau dit « Le Cavalier polonais », œuvre de Rembrandt qui ne s'est jamais rendu en Pologne, se trouve donc à la Galerie Frick de New York, petit musée établi dans la luxueuse maison d'un industriel américain du début du XX^e siècle. Ce collectionneur légua ses tableaux à sa fille qui en a fait don à la ville de New York. « Le Cavalier polonais » exécuté vers 1655, et que Marguerite Yourcenar compare à « Titus, respirant l'air du danger » est placé sur le grand mur longitudinal de la salle principale, non loin d'un portrait de Rembrandt par lui-même, « le plus beau portrait du monde », écrira Marguerite Yourcenar.

La vieille gravure allemande à laquelle Marguerite Yourcenar fait allusion est une œuvre de Dürer datant de 1513, intitulée *Le Chevalier, la Mort et le Diable*. Elle représente de même un cavalier monté sur un cheval blanc, la patte avant droite à demi ployée comme dans l'œuvre de Rembrandt. La mort placée à côté du cavalier est horrible. Ce n'est même pas un squelette, mais un corps en décomposition. Son cou est entouré de serpents. Elle brandit un sablier afin de bien rappeler au

cavalier qu'un jour elle aura raison de lui. Le diable suit le cavalier, horrible lui aussi ; cornu, hilare, un groin de pourceau. Ce tableau allégorique dénonce la folie qu'est toute aventure belliqueuse. « La guerre, la pire des sottises humaines » disait Marguerite Yourcenar.

Malgré cette ressemblance, la toile de la galerie Frick reste une des plus énigmatiques de Rembrandt. Le costume correspond à un uniforme de la cavalerie légère polonaise du XVII^e siècle. Ce jeune soldat porte une épée, des flèches, un arc et il monte un cheval blanc splendide. Il aurait une valeur allégorique. Des hypothèses ont été avancées : ce serait l'image d'un soldat du Christ ; ou bien celle du fondateur légendaire d'Amsterdam ou encore une parabole du fils prodigue, le jeune homme quitte les siens. L'éclaircissement du sens de ce tableau reste en suspens comme c'est le cas pour d'autres œuvres de Rembrandt. Le premier spectateur venu arrête son regard sur un cavalier et un cheval fringants, sans chercher plus loin. Il est un plaisantin qui trouvait à ce jeune soldat le visage de Greta Garbo ! Et c'est sur l'image de ce beau cavalier polonais que je clos ma causerie.

Voilà ce que je pouvais dire sur mon sujet à partir de détails empruntés à mon écrivain favori, Marguerite Yourcenar qui partagea sa vie entre la méditation et l'écriture à Petite Plaisance, « cellule de la connaissance de soi », et des voyages au long cours afin de satisfaire son désir d'observer le spectacle du monde.